



NOUVELLES IMAGES d'HAÏTI

Le mensuel du Collectif Haïti de France

EDITORIAL ————— Mars 2017 - n°160

SOMMAIRE

Page 1

L'ARTICLE DU MOIS

Le jour d'après, la voix des oubliés

Page 3

VU DANS LA PRESSE ET
L'EDITION

La variable Trump

Page 4

L'ACTUALITE DU CHF

GARR – CHF : un partenariat durable

Les événements naturels ont pour point commun d'être source de désastres, provoquant des bouleversements importants dans la vie de la population affectée. Nous en avons retracé dans le numéro précédent quelques-uns tristement célèbres, à cause du nombre de morts à déplorer et du bilan monstrueux des dégâts matériels à dresser.

Pour rappel, l'île entière se trouve sur la plaque caribéenne et se situe exactement au point de rencontre de cette dernière avec la plaque nord-américaine. Cette séparation est appelée : la faille septentrionale. Tout le long de ces deux plaques se trouvent de nombreuses failles qui laissent échapper de l'énergie accumulée. Toute la partie sud de l'île est traversée par la faille Enriquillo-Plantain Garden (EPG). Par ailleurs, faisant partie de l'archipel des Antilles, elle pourrait être considérée et être dénommée Île sous le vent car elle est exposée aux dépressions atmosphériques qui

traversent cette région en période cyclonique.

Suite à des bouleversements naturels, le vécu, les souhaits et attentes des rescapés tombent souvent dans la fosse des oubliés. Il paraît nécessaire de leur donner la parole, considérant la situation actuelle, car ils ont une place importante dans le traitement de ce sujet et, avec un peu d'optimisme, ils pourraient peut-être sensibiliser qui de droit via cet article.

L'ARTICLE DU MOIS

Le jour d'après, la voix des oubliés

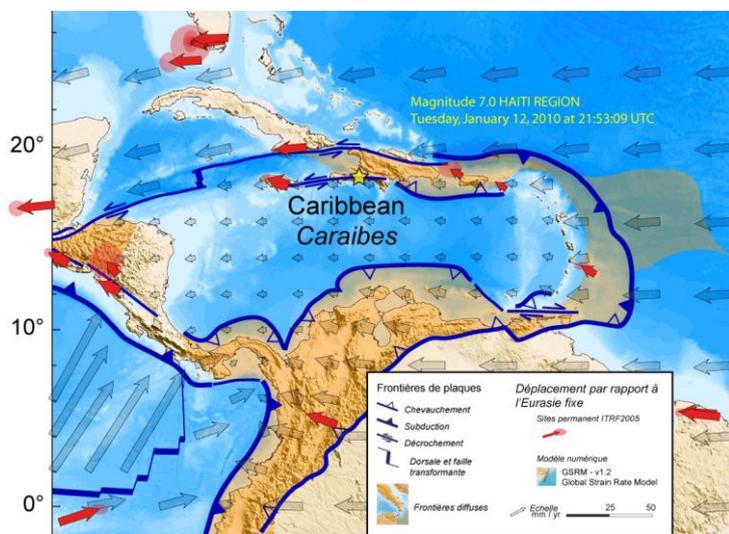
Que se passe-t-il dans la tête d'un Haïtien après une catastrophe ? Quelles sont ses espérances ? Comment s'organise-t-il ? Autant de questions qui ont été balayées par les médias au profit de bilan des dommages matériels et corporels de grande ampleur.

Quid du sujet frappé psychologiquement, physiquement, socialement et civilement, pour ne pas dire politiquement, par ces catastrophes ? Pour ce faire, considérons les deux dernières catastrophes majeures qui, jusqu'à présent, marquent la population et la terre d'Haïti sur tous ces plans précités.

Le 12 janvier 2010 l'horreur se produit. Un séisme, de magnitude 7,8 (à son maximum) s'est produit sur cette

faille EPG bien connue des sismologues, et frappe au même endroit qu'il y a 250 ans. Comme l'indique la figure, l'épicentre peu profond (à peine 8 mètres en-dessous de la zone de l'île considérée) se situe sur la faille EPG parallèle au point de rencontre de la faille caribéenne et nord-américaine qui longe la côte nord de l'île.

La faille EPG s'est rompue sur un tronçon de 60 km provoquant un décrochement suivi d'un mouvement de coulissage matérialisé, dans la figure ci-après, avec les deux petites flèches en direction opposée. La terre a bougé sur environ 50 km avec un soulèvement de plus d'un mètre avec pas moins de 50 répliques qui viendront terminer la destruction.



Séisme 2010 : le mouvement des plaques – Œuvres ouvertes, article de Claude Prépétit - <https://www.oeuvresouvertes.net/spip.php?article112>



Trajectoire de l'ouragan Matthew – octobre 2016 - [https://fr.wikipedia.org/wiki/Ouragan_Matthew_\(2016\)#/media/File:Matthew_2016_track.png](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ouragan_Matthew_(2016)#/media/File:Matthew_2016_track.png)

De leur côté, les géophysiciens n'ont pas été surpris. En effet, ils savent depuis longtemps que l'île se trouve dans une zone sismique active et que Port-au-Prince se situe tout près de la faille Enriquillo-P lantain Garden (EPG) à 16 km. Toutefois les mesures de terrain ont rapidement montré que l'origine et le déroulement précis du séisme restaient mystérieux...

Cette première secousse, selon les sismographes, a duré 10 secondes mais a été estimée par les habitants à plus d'une minute. Notre témoin que nous appellerons Yolande indique que Goudou Goudou¹ a transformé les rues de la capitale en atmosphère désertique de fin du monde. Premier réflexe, premier geste, nous dit cette survivante de cette commune de Port-au-Prince avisée du danger, c'est de vérifier si elle est dans un rêve, est-ce que tout cela est bien vrai ? Pour une raison quelconque, elle pense qu'il s'agit d'un camion transportant un matériel gigantesque qui causerait cette perturbation. Le premier réflexe serait de se mettre à l'abri. Mais où ? Car on ne connaît pas très bien l'ennemi ni le danger qu'il amène. Le principe même de ce type d'évènement, même s'il est connu, reste qu'il est imprévisible. Aucune information venant des autorités locales ou même internationales. Où courir ? Qui appeler ? Que faire ? L'instinct de survie est activé.

Les mêmes questions, un tantinet nuancées, se sont posées dans le cadre de la dernière dépression cyclonique qui a traversé la pointe sud de l'île. Contrairement à un tremblement de terre dont la survenance est le fruit d'un hasard, les dépressions sont suivies dès leur naissance et jusqu'à leur dernier souffle. Leur cycle est tracé et il convient de s'y préparer. Même si elles décident de modifier leur trajectoire tout cela est perceptible et relayé au centre météorologique des différents territoires concernés par leur trajectoire. Que s'est-il donc passé ce matin du 4 octobre 2016 ?

Pourquoi dans les communications officielles, il est dit que la mission onusienne MINUSTAH déploya ses effectifs en renfort l'avant-veille de cette tragédie, alors que cette dépression est classée ouragan depuis le 28 septembre ? Pourquoi il y est aussi indiqué que des opérations d'évacuation sont organisées avec des abris prêts à l'accueil quand sur place plusieurs habitants indiquent que rien n'est fait et que le gouvernement pratiquait la politique connue de plusieurs autres gouvernements avant elle : celle de « I don't care » et reléguant en seconde zone leur devoir de prévention ? Dans les deux cas, les réactions restent identiques sur un plan psychologique. Les survivants sont dans un premier temps abasourdis, assommés et anéantis au premier panorama qui s'offre à eux. En effet, en l'espace de quelques minutes les rues se sont transformées en un amas de béton dans l'une et de boue dans l'autre. Spectacles macabres où s'entremêlent des corps blessés ou sans vie. Des cris de détresses s'élevant de partout comme dans un film d'horreur où les proches pleurent leurs morts dans le désert.

Cette fin d'après-midi du 12 janvier 2010, tous n'étaient pas au fait de ce qui était en train de se passer. Les chanceux ont su se réfugier sur le terrain vague le plus proche entraînant ceux qu'ils peuvent avec eux pour laisser passer ce qui semblait être une éternité, selon Yolande. Par la suite, en pleines répliques, plusieurs se rassemblent pour « pote kole » et dégager les décombres pour secourir. Naturellement, la solidarité mutuelle prend le pas. Les premiers à intervenir sont ceux qui ont repris rapidement leurs esprits et qui ont compris ce qui vient de se passer.

Yolande, n'arrête pas de répéter « tout bagay vin blan, tout vin blan, gade, menm moun yo blan »², en faisant référence à la poussière qui s'est posée sur la ville et ses habitants. D'autres individus errent dans ce brouillard, hébétés, à la recherche du chemin vers leur domicile, à pied car il est impossible de prendre un véhicule. Par petit regroupement, une fois les vivants et les disparus

¹ Le terme créole que le peuple haïtien a forgé pour désigner le terrible séisme du 12 janvier 2010

² Traduction : « tout est devenu tout blanc, tout est tout blanc, même les gens sont blancs »

identifiés, les rescapés restent dehors, sans eau, sans nourriture et veillent toute la nuit en attendant et en espérant survivre à cette nuit noire jusqu'au petit matin. A aucun moment ils n'attendent les secours car selon l'expression « tout moun jwenn », ils étaient tous dans le même bateau. Au milieu de la nuit, des rumeurs de tsunami effraient les rescapés déjà éprouvés. Le lendemain, les rues de Port-au-Prince, la capitale, ressemblaient à un cimetière à ciel ouvert.

Même chose le 4 octobre 2016, les habitants des villes qui seront touchées cherchaient un refuge pour la journée, car elle allait être pénible. Impuissants, ils deviennent tous spectateurs malgré eux et espèrent survivre au passage de cet ouragan. Oui il y a certainement eu de la réticence lors des évacuations. Mais selon les mots des habitants « Aller où ? » quand ils constatent que d'une part, l'Etat ne prend pas soin de d'eux et d'autres part, comme le souhaitait un gouvernement en place, le centre d'approvisionnement qui existe dans chaque département, et qui devait être constamment aménagé en cas de catastrophe, est laissé à l'abandon. Comment peuvent-ils avoir confiance quand ils constatent aussi, quand quelques approvisionnement sont acheminés, que plus de la moitié disparaît et est détournée ?

Le jour d'après Matthew, Yannick, originaire de Jérémie, me dit ceci : « JEREMI kraze, tout kay atè plat »¹ ; de la maison familiale et du quartier où elle a grandi, il ne restait plus rien. Matthew a tout emporté sur son passage et plusieurs proches ont péri dans ses eaux.

Après le désarroi et le chamboulement que provoquent ces événements, comme à chaque fois quand nécessaire, la solidarité populaire prend le dessus. Ce sont eux les premiers secouristes, les victimes et sinistrés eux-mêmes et pas l'Etat ou les pays étrangers ou les organisations étrangères. Entre rescapés ils partagent ce qui leur reste. Ce qui est né immédiatement à la suite de ces catastrophes, les médias ne l'ont pas mis en avant ou au mieux l'ont survolé. C'est la population elle-même, peuple résilient qui aidait là où il fallait. Yolande, notre témoin, me dit qu'il aurait mieux fallu mourir que vivre en constatant les dégâts. Toute une vie partie en fumée en quelques secondes. Très peu de moyens sont à disposition pour communiquer et faire connaître la situation et à l'inverse impossible de savoir comment réagit le monde face à ce désastre.

L'Etat, lui, est aux abonnés absents et complètement démissionnaire. Ignoré par les citoyens et ignorant dans l'immédiat la situation dans les villes les plus touchées. A ma question où est donc le gouvernement ? Yolande me dit « Aaa ! ou konnen »² comme pour me forcer à me rendre à l'évidence qu'il n'y a rien à

attendre du gouvernement. Ils se débrouillent tous eux-mêmes pour s'abriter avec ce qu'ils peuvent et, plus triste encore, ils se débrouillent avec leurs morts. Pendant un moment, alors que le nombre de morts augmente chaque jour passant, les survivants, comme Yolande et Yannick, ont pensé que l'Etat finirait par intervenir pour enterrer ses citoyens. Mais à aucun moment l'Etat n'a donné signe de vie. Il a fallu attendre que la population commence à abandonner les morts, çà et là, sur des terrains vagues, à l'abri des regards et, même à brûler des corps déjà rigides pour que les pelleuses de l'ONU, avec enfin une autorisation du gouvernement, viennent creuser des fosses communes où les disparus reposent désormais.

L'instinct de survie est désormais activé. La population va s'agglutiner là où il y a un point d'eau exploitable, rationalisant tout ce qui est nécessaire pour survivre le plus longtemps en attendant les hypothétiques secours. Yolande a dormi 17 jours dans les rues de Port-au-Prince survivant de l'entre-aide sociale avec ses idées noires avant que les premiers secours arrivent de Saint Domingue avec du matériel et des produits de première nécessité. Elle déplore le nombre de morts qui a augmenté à cause du manque de soins pour les blessures subies par ces pauvres gens. Yannick resta une semaine entière sans nouvelles de ses proches à Jérémie, redoutant le pire.

Les jours qui suivent, les habitants constatent l'ampleur de la catastrophe enfin dans les média locaux. Mais aucun comportement ne fait de sens. Aucun sentiment ne prédomine. Comme anesthésié et avançant mécaniquement pour tenter de faire face et refaire surface. Des questions se posent. Pourquoi ? Est-ce qu'il y a une possibilité qu'il y ait une intervention humaine à l'origine du séisme puisque la source n'est pas précisément déterminée ? En l'occurrence, cela pourrait être une hypothèse tangible puisque les hypothèses scientifiques "naturelles" semblent incohérentes avec l'évènement. Seraient-ce des affabulations conspirationnistes ?

Pourquoi cette alerte si tardive précisant, seulement la veille, la force du monstre Matthew qui s'est abattu sur la pointe sud de l'île ?

Les malchanceux ayant perdu un proche ou leur maison, ou les deux, n'ont pas d'autres choix que d'espérer des jours meilleurs. D'autres décident, sans plus attendre, de quitter le pays par le point de départ le plus proche (pendant longtemps ce fut Sant Domingue suite au séisme). Ils en ont pris leur parti et il n'y a rien à espérer, selon eux. Pendant ce temps, d'autres encore pensent que, tant que des propositions de solutions satisfaisantes ne sont apportées et suivies d'actions, nous avons le devoir de donner la parole à ceux qui auront à témoigner de ces blessures non encore cicatrisées. A quand cette reconstruction des villes selon les normes antisismiques et anticyclonique ? Les rescapés ont-ils le droit d'espérer ?

¹ Traduction « la ville de Jérémie est détruite, toutes les maisons sont réduites à néant »

² Traduction « Ah tu sais ! »

VU DANS LA PRESSE ET L'EDITION

Le Monde.fr – 07/03/2017 - La variable Trump

L'incertitude règne sur les intentions américaines en Haïti depuis l'arrivée de Donald Trump à la Maison-Blanche. En visite au Pérou fin novembre, Barack Obama avait fait part de son espoir et de sa « fierté » de voir les Etats-Unis continuer à s'investir pour les plus défavorisés : « La Russie est une puissance militaire qui compte beaucoup, mais elle ne se préoccupe pas de la reconstruction après un ouragan en Haïti », avait affirmé l'ancien président américain.

En octobre 2016, il avait aussi annoncé que les Etats-Unis ne renverraient plus les sans-papiers haïtiens dans leur pays assommé par une épidémie de choléra qui a fait plus de 10 000 victimes. Les expulsions avaient

néanmoins repris en novembre et l'administration Trump a prévenu cette semaine que les Etats-Unis réduiraient leur aide aux pays étrangers pour financer une hausse de 10% du budget de l'armée.

A Amiel, Pélège Chery, le père de Taina et des sept frères et sœurs de la jeune fille, s'en remet au « Bon Dieu » et aux hélicoptères des « Blancs de l'extérieur ». Son débit s'accélère lorsqu'il parle de l'ouragan qui lui a tout pris, de la faim qui le tenaille, de son désespoir de ne plus pouvoir nourrir ses enfants. « Je mangerai si je trouve de la nourriture », dit-il en créole. « Et si je n'en trouve pas, hélas, désolé. »

L'ACTUALITE DU COLLECTIF HAITI DE FRANCE

GARR – CHF : Un partenariat durable

Dans le cadre de son projet d'Appui aux migrants haïtiens mené en partenariat avec le Groupe d'Appui aux Rapatriés et Réfugiés (GARR), le CHF a accueilli, du 13 au 26 mars, Géralda Sainville, responsable de la section communication et plaidoyer de cette organisation.

Ce partenariat a vu le jour en 2011 dans le but de répondre à deux enjeux : d'une part, la volonté du GARR d'élargir le public cible de leurs actions en proposant un accompagnement, en plus des migrants de République Dominicaine, à ceux partant vers les territoires français. D'autre part, cela a répondu à la volonté du CHF, qui souhaitait renforcer ses activités d'appui aux migrants haïtiens directement dans les zones de partance en Haïti et en Outre-Mer, pour compléter celles menées en métropole.

La venue de Géralda a permis de renforcer toujours plus les relations partenariales entre les deux structures, de réfléchir à de nouvelles perspectives et de redonner un nouveau regard sur les défis en Haïti. A travers des interventions à Orléans avec un public associatif et à Paris en milieu scolaire, Géralda, en tant que spécialiste des problématiques liées aux migrants haïtiens en République Dominicaine, a eu l'occasion de sensibiliser sur une situation actuelle alarmante.

Un voyage à Bruxelles pour assister à l'Assemblée Générale de la Coopération Europe-Haïti, en présence de Colette Lespinasse, nouvelle facilitatrice de la CoEH en Haïti, et Pierre Esperance, responsable du

Réseau National de Défense des Droits Humains (RNDDH), a favorisé la richesse des discussions en dégageant des pistes de réponses au contexte haïtien.



Photo : Pierre Esperance, Géralda Sainville, Colette Lespinasse et Frédéric Thomas du CETRI, lors du débat « Quels défis pour Haïti ? »

Ces rencontres ont également permis de mieux connaître le paysage français et européen de coopération avec Haïti, ainsi que les perspectives de coopération avec un enjeu important : plus de coordination entre les structures internationales, haïtiennes et la société civile, pour un impact plus intégré et durable des actions sur le terrain.

L'expertise de Géralda sur la question des migrants en République Dominicaine sera publiée dans un prochain numéro de Nouvelles Images d'Haïti, grâce à une interview du Comité de Rédaction de NIH menée le 24 mars dernier.

Nouvelles Images d'Haïti est un bulletin du Collectif Haïti de France - 21 ter, rue Voltaire - 75011 Paris
Comité de rédaction : Michèle BABINET, Stéphanie BARZASI, Edwinn COULANGES, Ghislaine DELEAU,
Geneviève GREVECHE-LERAY, Reynold HENRYS, Rita JACQUES, Bernard LERAY-GREVECHE, Elisabeth MERARD.
Directeur de publication : Paul VERMANDE.

Tél : 01 43 48 31 78 / comiteredaction@collectif-haiti.fr / www.collectif-haiti.fr